Dix jours (2)

Mosamarat al-Gaib, 20 juillet 1947.

Mon désir s'en va avec la caravane yéménite, emmené à ses côtés ; mais mon corps demeure attaché à La Mecque.

Vous n'avez pas laissé au Caire un seul être aimé et cher à votre cœur ; vous avez laissé Le Caire lui-même, et avec lui toute la vie égyptienne. Et toute la vie égyptienne, vous en êtes vous-même une partie, votre âme s'y trouvant liée par un lien étroit et subtil, si bien que vous ne la quittez jamais que pour y revenir, et que vous ne détournez votre pensée d'elle que pour vous demander, quelques instants plus tard, quels êtres elle peut renfermer, ou quels événements peuvent avoir frappé ses habitants.

Et de toute façon, vous avez pris les journaux du matin et vous êtes mis à les lire, sachant pertinemment que vous passerez des jours et des jours, et des semaines, sans en lire d'autres ; et c'est pourquoi vous les lisez tantôt vite, tantôt lentement, et vous les gardez pour les relire sur le bateau, et vous vous moquez de vous-même pour cette puérilité, plus digne des enfants que des hommes faits — mais vous revenez ensuite vous excuser, ou excuser cela en votre nom, en songeant que les hommes ne sont que de grands enfants, surtout aux heures de séparation et de tous les adieux et accompagnements qui les entourent. Puis vous arrivez enfin à Alexandrie, en un temps que vous trouvez court, et pourtant long tout à la fois — court parce que vous n'avez pas donné au Caire la part de pensée qui lui était due, et long parce que vous êtes épuisé, harassé, désireux d'échapper à toute cette lassitude vers ce qui pourrait vous en distraire, et vous en soulager le poids.

Et vous trouvez cette distraction en arrivant à Alexandrie, car vous y trouvez des gens vous accueillant, semblables à ceux que vous avez laissés au Caire, qui ont troublé leur propre calme et leur propre repos pour vous dire adieu, les uns en une brève rencontre, les autres vous accompagnant jusqu'au bateau même ! Parmi ces accompagnateurs, il en est un qui vous rencontre à la gare d'Alexandrie, puis vous fixe un rendez-vous sur le bateau, et un autre qui vous rencontre, puis jure ses serments les plus solennels de ne pas vous quitter jusqu'à vous avoir conduit jusqu'au bateau lui-même, voulant jouir de votre compagnie, vous aider à supporter les difficultés que vous rencontrez, vous distraire par

les propos qu'il vous tient et les nouvelles qu'il vous rapporte, et vous presser d'accepter une invitation à déjeuner jusqu'à ce que vous ne puissiez faire autrement que d'accepter — car vous êtes un visiteur de passage à Alexandrie, tandis qu'il y réside, et parce que ceux qui passent doivent quelque chose à ceux qui résident, une dette qui doit être payée ; et c'est ainsi que vous passez ces heures à résider à Alexandrie tout en demeurant, en réalité, bien loin d'elle.

Et vous vous êtes divisé en trois parties : l'une vous a précédé jusqu'au bateau, où elle vous attend ; une autre s'est séparée de vous au moment où vous montiez dans le train, et est restée au Caire ; et la troisième, mince et frêle, s'installe entre les deux, pressée d'arriver au bateau, mais souhaitant tout de même revenir au Caire, écoutant malgré tout ceux qui vous parlent et leur répondant en écho — mais n'écoutant que d'une infime partie de ses oreilles, et ne parlant que du bout de la langue et des lèvres. Ces heures se sont écoulées comme elles ont pu, ressemblant à un rêve détestable dont la veille voudrait vous tirer, tandis que vous souhaiteriez, malgré tout, que le sommeil vous y retînt. Puis vous montez enfin dans une voiture qui vous conduit au bateau, et bientôt après vous rencontrez ces nobles gardiens que l'État a établis en sentinelles du port, qui autorisent ceux qui quittent l'Égypte à la quitter, et autorisent ceux qui entrent en Égypte à y entrer, se montrant doux envers certains et stricts envers d'autres.

Et en tout cela, ils rendent à l'État et à la patrie un service éminent et un devoir grave. J'ignore comment ils accompagnent les autres lorsqu'ils voyagent, ni comment ils les accueillent lorsqu'ils reviennent, mais je sais que, pour ma part, je n'ai rencontré d'eux que bienveillance — bien plus, une bienveillance qui dépasse la simple douceur pour approcher de l'affection et de l'amour ; car lorsqu'ils me font leurs adieux, leur douce séparation ajoute sa propre tristesse à celle que je ressens déjà en quittant la patrie, et lorsqu'ils m'accueillent, leur bel accueil ajoute sa propre joie à celle que je ressens déjà à revenir dans la patrie. Puis vous vous frayez un chemin à travers ces foules massées et pressées jusqu'à monter à bord du bateau, et dès cet instant vous sentez qu'il ne reste plus, entre vous et la patrie, qu'un fil ténu, bientôt tranché par le tintement de la cloche, et ce sifflement retentissant qui se répand dans l'air, remplissant d'effroi et de chagrin le cœur des voyageurs comme celui de ceux qui restent.

Fais provision dès maintenant du parfum de la rue sauvage de Najd, car après ce soir il n'en restera plus.

Puis vous entendez le tintement des cloches, et ce sifflement retentissant dans l'espace, et c'est l'adieu, avec toute l'amertume et toute la lourdeur que comporte l'adieu. Et, chose étrange, il existe une différence claire et évidente entre l'adieu à bord du bateau et l'adieu à la gare du Caire ; car au Caire, vous vous sentez à l'étroit, terriblement oppressé par l'heure de l'adieu, souhaitant que le train hâte son départ, ou que la roue du temps hâte sa course, afin que vous soyez dispensé de cette heure pesante.

Et vous poussez un soupir de soulagement lorsque le train se met en marche — non point parce que vous êtes soulagé de ceux qui vous font leurs adieux et vous accompagnent, mais parce que vous êtes soulagé de l'adieu et de l'accompagnement eux-mêmes. À bord du bateau, en revanche, vous n'êtes nullement pressé d'entendre le tintement des cloches ni le sifflement retentissant ; vous demeurez posé et calme, prolongeant les fils de la conversation, souhaitant qu'ils fussent élastiques et pussent s'étirer sans fin. Expliquez cette différence comme il vous plaira, mais c'est un fait avéré ; et quoi qu'il en soit, vous êtes resté à bord du bateau tandis que ceux qui vous accompagnaient en sont descendus, pour demeurer calmes et tranquilles sur le sol de la patrie.

Et ce bateau s'est mis à virer doucement, pour faire face à la mer et tourner le dos à la terre, tandis que vous demeurez encore debout, voulant prendre de l'Égypte tout ce que vous pouvez en prendre, tandis que la côte commence, peu à peu, à s'effacer, et que le bateau vous emporte vers ce que vous connaissez et ce que vous ne connaissez pas ; car vous savez qu'il fait route vers Marseille, mais vous ne savez pas ce que vous pourrez rencontrer sur le chemin de Marseille. La mer restera-t-elle calme et tranquille, ou s'agitera-t-elle, soulevée par la tempête ? Tiendrez-vous bon pendant la traversée, ou serez-vous saisi par ce mal de mer sur lequel vous n'avez aucun pouvoir, et qui peut tout vous gâcher ? Trouverez-vous la solitude avec vous-même, ou rencontrerez-vous des gens ? La solitude avec vous-même vous sera-t-elle accordée, ou la rencontre avec les gens vous sera-t-elle imposée ?

Pour ma part, j'ai pris, de la solitude avec moi-même et de la rencontre avec les gens, une part dont j'ignore si je dois m'en réjouir ou m'en plaindre, mais dans laquelle j'ai trouvé un grand plaisir tout de même ; car la solitude avec soi-même n'est pas chose aisée, et je suis presque enclin à croire que je ne l'atteins que rarement — car pour moi, la solitude avec moi-même consiste à me retirer dans un livre, et à

fréquenter des gens que je n'ai jamais connus auparavant. Et durant ce voyage, j'ai fréquenté des gens dont j'aime la compagnie entre toutes — ceux qui ont répandu sur la terre la lumière de l'islam, et y ont établi la gloire des Arabes ; car je lisais un livre sur le Commandeur des croyants Othman — que Dieu lui fasse miséricorde.

Et j'ai rencontré des gens et j'ai goûté leur compagnie ; je leur ai beaucoup parlé, et j'ai entendu d'eux plus encore que je ne leur ai dit ; et l'Égypte fut le seul sujet de tout ce que j'ai dit et de tout ce que j'ai entendu. Et la mer devint si calme qu'elle nous fit presque oublier que nous la traversions — jusqu'à ce que, n'étant plus loin de la France, à une seule nuit de ses rivages, la mer se souleva dans un tel tumulte qu'elle nous fit oublier tout ce dont nous avions joui de calme et de tranquillité ; et nous n'étions pas encore tout à fait arrivés près de Marseille, et le bateau avait à peine mouillé, qu'une nouvelle nous parvint qui nous serra le cœur — car nous voulions partir pour Paris dès cette même nuit, mais une grève avait arrêté la circulation des trains, et nous contraignit à nous résigner à demeurer à Marseille, un jour, et un autre jour, et encore un autre.